Document généré le 19 juil. 2025 10:20

L'Inconvénient

L’autonomie, projet en cours

Perrine Leblanc

Numéro 82, automne 2020

La pandémie, avant, pendant et après

URI : https://id.erudit.org/iderudit/94678ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Leblanc, P. (2020). L’autonomie, projet en cours. *L'Inconvénient*, (82), 22–24.

Tous droits réservés © L’inconvénient, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'autonomie, projet en cours

ESSAI Perrine Leblanc

LES MAINS ET LA TERRE

L'hiver dure six mois dans la péninsule gaspésienne. Chaque matin, depuis la fonte du dernier tas de neige entre la face ouest de la maison et l'épinette de Norvège, je me lève et regarde par la fenêtre pour évaluer l'humeur du ciel. Je veux savoir s'il a plu pendant la nuit, si le vent a déplumé la moitié du pommier en fleur, si le fond de l'air est assez chaud et sec pour que les roses s'épanouissent enfin. Puis je descends au rez-de-chaussée, nourris le chat, mets l'eau à bouillir pour le thé et sors dehors en pyjama, comme on aurait dit « en cheveux », il y a cent ans, pour vérifier la qualité des roses ou des échinacées et jeter un œil aux épilobes dans le champ. Je rentre, remonte à l'étage avec le déjeuner et m'installe devant l'ordinateur pour reprendre le travail de la veille. Le temps, à la campagne, près de la mer en ce qui me concerne, est plus élastique qu'en ville, et cette routine adaptée à la saison en cours a changé mon rapport à l'écriture. C'est ici, dans ma belle maison décatie bâtie à l'époque où Victoria régnait sur l'empire, que j'ai compris que l'écriture est un travail manuel. L'écrivain nord-irlandais Seamus Heaney dit la même chose, en mieux, dans le poème « Digging », tiré de son recueil *Death of a Naturalist* (1966). Les hommes de la génération de son père travaillaient le sol à mains nues ou avec une bêche pour ameublir la terre et retourner la tourbe, pour planter et récolter les patates, comme leurs vieux avant eux et les vieux de leurs vieux travaillaient la terre d'Irlande pour des propriétaires qui ne priaient pas du même bord qu'eux ; lui, Heaney, le travail manuel, il le fera avec un stylo-plume :

> *Between my finger and my thumb*
> *The squat pen rests.*
> *I'll dig with it.*

Je relis souvent « Digging » depuis quatre ans, à voix haute la plupart du temps, j'en ai même placé un extrait en exergue de mon troi-

sième roman, *Gens du Nord*, dont j'ai terminé l'écriture quelques mois avant le début de la pandémie, mais le pont entre l'expérience de l'auteur nord-irlandais et la mienne – deux rives – n'est sorti du brouillard qu'il y a peu, comme si le poème me concernait enfin. J'ai pourtant passé des jours à traduire ce court texte pour *Gens du Nord*, j'ai regardé des vidéos sur la culture traditionnelle de la patate en Irlande pour mieux comprendre ce que Heaney y décrivait, mais c'est pendant la crise sanitaire que j'ai intégré « Digging ». Avant cette « épiphanie », je n'avais pas encore saisi toute l'importance du travail des mains, de l'énergie déployée par les mains dans le geste d'écrire, même quand ta bêche est un clavier d'ordinateur ou un stylo. C'était peut-être trop évident, ou trop simple. Une amie m'a demandé récemment si j'écrivais à la main. Non, j'ai répondu, j'écris à l'ordinateur, mais j'ai tout de suite ajouté, comme pour me défendre alors qu'on ne m'attaquait évidemment pas, que je prends des notes dans des carnets, à la main. Je ne dicte pas mes textes, je les écris, je les compose, je les tape. Je ne siffle pas mes concertos, mes sonates et mes siciliennes préférés, je les joue à la flûte traversière depuis près de trente ans, comme je monte à l'aiguille circulaire à tricot des étoffes une maille à la fois.

LE TRICOT

Le tricot m'a retapé le moral pendant la pandémie, et il a transformé mon rapport à l'objet, au vêtement, au matériel et au texte. J'ai appris à tricoter pour mieux comprendre le mode de vie des gens qui ont bâti à une heure de Percé la maison que j'ai achetée avec mon compagnon en 2018. Pour les femmes mariées, veuves ou vieilles filles du clan des bâtisseurs d'ici, le tricot était une des matières de la maison et du quotidien enseignées de mère en fille, un travail invisible. C'est aussi un travail manuel et mathématique. On décode aujourd'hui un patron écrit dans un langage composé de formules, d'abréviations, de légendes, de grilles, pour transformer des écheveaux de laine en une étoffe qui sera portée.

Ça ne me gêne pas d'ajouter que je suis aussi allée chercher dans le tricot ce qu'il me manquait pour terminer mon roman : l'endurance d'un marathonien et le goût d'une structure claire. En tricotant et en détricotant un châle en mérinos pourpre maille par maille, rang par rang, en corrigeant une erreur au milieu de l'étoffe, en éliminant les motifs qui alourdissent la composition, je suis arrivée, au bout de l'expérience, à ce que les tricoteuses d'aujourd'hui appellent un « objet fini ».

L'HUMIDITÉ

De juillet 2018 à mars 2020, j'étais une Montréalaise en exil. Je suis devenue gaspésienne pendant la pandémie. Mon père et mes amis m'ont décrit au téléphone les rues et les trottoirs désertés de Montréal au printemps, la peur de sortir, le slalom pour éviter les gens quand sortir était une obligation, les longues files d'allure soviétique devant les épiceries et les pharmacies, mais je ne pourrai jamais dire que j'étais là. Je ne partage pas avec les Montréalais cette expérience de la crise en milieu urbain. J'ai vécu autre chose, ailleurs, à l'autre bout du Québec, dans une région fermée par des points de contrôle policier.

En août 2018, sur la route entre Montréal et la Gaspésie, la voiture paquetée illégalement jusqu'au plafond, j'avais pleuré en voyant le paysage se transformer, passer du béton aux champs, puis des champs au littoral. J'aime Montréal, ma ville natale, mais un autre type d'amour m'envoyait à neuf cents kilomètres du sens unique de mon quartier, Centre-Sud.

Le premier hiver, à un jet de pierre de la mer, quand il s'est mis à faire cinq degrés à l'intérieur parce que les murs ont perdu avec les années l'isolant bon marché (du bran de scie et du papier journal) qui stoppait le vent et le froid, mes articulations sensibles ont réagi à l'humidité. J'écrivais avec des gants sans doigts. Je me suis demandé pourquoi vivre ici, loin des cafés, de l'épicerie, des amis, de mon itinéraire quotidien pour changer le mal de place, d'un chauffage électrique efficace et de l'aéroport PET. Il m'est arrivé de m'asseoir en tailleur dans mon bureau, le manteau d'hiver sur le dos, et de pleurer dans mes mains. Au plus creux de l'automne humide, avant l'arrivée souveraine du poêle à bois dans ma vie, les seuls moments où je n'avais pas mal aux doigts et aux poignets, c'était sous le jet chaud de la douche, le matin, et sous la couette, le soir.

On a vécu à la dure, mon compagnon et moi, un des pires hivers gaspésiens des vingt dernières années, avec des bancs de neige plus hauts que nous, des vents fous qui faisaient trembler la maison en bois et des souris qui pissaient dans le mur. Puis on s'est tricoté un quotidien de qualité, qu'on a peaufiné à deux pour en arriver à cette vie

ordinaire, dans un lieu extraordinaire, pendant la pandémie.

J'ai compris durant la crise sanitaire que l'instinct avait probablement joué un rôle dans ce choix de vie, suivant une logique issue du village fantôme que la science a nommé « hasard ». Mes articulations donnent la météo et prédisent l'avenir.

LA MAISON MILLER

J'ai toujours pensé que les maisons ancestrales avaient un nom, c'est mon côté animiste. La maison qui est devenue notre nid nous a donné le sien le jour où j'ai perdu dans le foin une des deux boucles d'oreilles que j'avais achetées en Irlande, au cours de mon deuxième voyage de repérage et de recherche pour *Gens du Nord*. On était allés faire un tour au village, qui est à l'image de la péninsule gaspésienne, vaste et peu peuplé. Au kiosque d'information touristique planté sur le quai, un exemplaire très lu d'un livre sur les cent cinquante ans du village (le livre datait quand même un peu) traînait sur une table parmi les brochures et les dépliants vantant les beautés de la région. En le feuilletant, je suis tombée sur ce que je n'avais même pas osé chercher : une photo de notre maison en noir, gris et blanc. « La maison Miller vers 1940 », disait la légende. Miller, du nom des immigrants écossais qui ont bâti le rez-de-chaussée vers 1850, puis le premier étage deux générations plus tard.

J'ai salué la vieille dame faite de bois et d'acier en rentrant, je l'ai appelée par son nom, et j'ai fait le deuil de ma boucle d'oreille. Le petit morceau d'argent nord-irlandais tombé dans le foin serait mon offrande à la maison Miller et aux fantômes de ses bâtisseurs. Depuis cette nouvelle intervention du hasard, je cherche à comprendre par l'expérience, en creusant avec mon stylo et en réinventant mon quotidien, comment vivaient ces Miller : je tricote des vêtements qui tiennent au chaud, je voudrais apprendre à coudre mes jupes et mes robes, on chauffe la maison au bois, on consomme les légumes de notre potager (frais l'été, en conserve l'hiver) et les fruits du pommier centenaire quand c'est la saison, les framboises qui poussent sur le terrain, les fraises sauvages qui se cachent dans les hautes herbes chez le voisin, les feuilles roulées, fermentées et cuites des épilobes qui passent l'été avec nous, près du littoral. Il y a du bon dans cette nouvelle façon de vivre, en temps de pandémie, alors qu'on a tous un peu de mal à se projeter dans l'avenir et à rêver comme avant.

Quand il pleut, l'eau suinte et coule le long d'une des deux cheminées de la maison jusqu'à la guenille qui tapisse le fond d'un seau à l'étage des chambres. Avant la pandémie, on vivait comme ça, dans le *broche à foin* au quotidien parce qu'on n'avait pas le choix, notre maison a besoin d'amour et on est cassés, puis ce mode de vie pas évident m'a donné au fil des mois du grain à moudre pour décrire une époque que personne n'a connue, sauf peut-être l'épinette de Norvège et le vieux pommier dressés à quelques pieds de la maison. Le fait-main, l'effort pour aller vers une plus grande autonomie alimentaire, le troc, le quotidien rugueux livré aux caprices du ciel et des saisons sont devenus une réalité pour moi, je les ai sortis des livres d'histoire et des témoignages d'un autre temps. Tous ces éléments de recherche sont peut-être aussi entrés dans ma vie pour la remodeler. Si j'ai gagné quelque chose pendant la crise sanitaire, c'est une forme d'expérience, née de l'inconfort et de la lenteur : j'écris comme on travaille la terre, mes besoins dépendent du cycle des saisons, l'autonomie alimentaire, vestimentaire et financière est un projet en cours. ■

Perrine Leblanc a publié deux romans : *L'homme blanc* (Quartanier, 2010 ; réédité l'année suivante sous le titre *Kolia* aux éditions Gallimard) et *Malabourg* (Gallimard, 2014). *Gens du Nord*, son troisième titre, paraîtra prochainement.